



“IL FALLAIT ACCEPTER, SINON ON AURAIT PERDU NOTRE FILLE.» GIOVANNI

“UN JOUR, JE N'AI PLUS SUPPORTÉ DE ME MENTIR. J'ÉTAIS FACE À UN MUR.» CATIA

“J'AURAIS DÛ M'EN DOUTER. ELLE PLAÇAÏT DES INDICES, MAIS ON N'A RIEN COMPRIS.» MARIA

«J'AI VÉCU MON ADOLESCENCE AVEC DIX ANS DE RETARD»

Catia d'Amore, 37 ans, avec ses parents Maria et Giovanni d'Amore

CATIA D'AMORE «A 5 ans, je savais déjà que je préférerais les filles, mais je l'ai caché jusqu'à 25 ans. Je croyais que c'était mal. Nous sommes originaires du sud de l'Italie avec une famille très traditionnelle. Mon adolescence a été une période très dure car je n'avais personne à qui en parler. Je tombais amoureuse d'amies en secret. Et comme je me sentais déjà différente en tant que fille d'immigrés, mon homosexualité, je l'ai complètement occultée. Sous la pression de la famille, j'ai adopté un look féminin et je leur présentais des garçons. J'ai même vécu sept ans avec un homme! Un jour, je n'ai plus supporté de me mentir. J'étais face à un mur. On s'est séparés. Cette rupture coïncidait avec un nouvel emploi. C'était le début d'une nouvelle vie. A partir de là, je me suis assumée en tant qu'homosexuelle même

si je n'avais encore jamais eu de relation avec une femme. J'ai vécu cette époque comme une adolescente. Ce n'est qu'un an plus tard, à 26 ans, que je me suis sentie prête à parler à ma famille. J'aurais préféré qu'ils comprennent seuls. Je glissais des indices dans nos conversations, mais ils ne voyaient rien. Le soir de mon coming out, mon père n'était pas là. Ma mère et ma sœur l'ont mal pris. Elles n'ont rien dit. Il m'a encore fallu un an pour trouver le courage d'en parler à mon père. Sa réaction a été merveilleuse. Ça nous a beaucoup rapprochés. Avec ma mère et ma sœur, on a dû se réapproprier. Aujourd'hui, elles l'ont accepté. Mon amie Sibylle, avec qui je suis depuis quatre ans, fait partie de la famille. J'ai beaucoup de chance d'avoir des proches exceptionnels qui m'ont offert la liberté d'être moi-même.»

LES PARENTS «Quand Catia nous a annoncé qu'elle aimait les femmes, c'était comme si le monde s'écroulait autour de moi, comme si j'étais frappée par la maladie. Je me suis assise et je n'ai rien pu dire», se souvient Maria d'Amore, en enveloppant sa fille d'un regard tendre. «Pourtant, je ne lui en ai jamais voulu. Le problème venait de moi, pas d'elle. Je devais réussir à accepter. J'aurais dû m'en douter. Elle plaçait des indices. Mais on n'a rien compris.» Pour Giovanni d'Amore ça a été un choc. «J'ai pensé: soit tu pars en guerre contre ça et tu perds ta fille, soit tu l'acceptes. Alors j'ai répondu: «Je veux que tu sois heureuse. Le reste est secondaire.» Pour la maman, «aujourd'hui, je n'ai pas honte de dire que ma fille est homosexuelle. Mais elle me reproche encore de ne pas en parler assez librement.»

> de Totem. Donner des informations à travers l'école reste délicat. Nous comptons donc sur le bouche à oreille et Internet. Lors des réunions, ces ados nous racontent comment ils sont discriminés par leurs camarades sans toujours être défendus par les profs. Et beaucoup d'entre eux ne peuvent pas se confier à la maison, car leurs familles ne sont pas au courant.»

Personne à qui parler

Jusqu'à ses 20 ans, Eduardo* n'a pas osé parler à sa famille, à l'exception de sa sœur cadette, sa première confidente. C'est dans le sport qu'il a trouvé son exutoire à l'adolescence: «J'en faisais vingt heures par semaine. Ça m'a peut-être empêché d'avoir des idées noires. Mais j'aurais aimé avoir quelqu'un pour m'informer. Ne serait-ce qu'en cours d'éducation sexuelle. A l'école, je faisais semblant de m'intéresser aux filles.» Jusqu'au jour où son père lui tend une perche: «Mes parents se doutaient que j'étais homo. Un jour, j'étais très triste, mon père m'a demandé pourquoi. Je lui ai dit que je venais de me faire plaquer. Mon père m'a dit: «Je sais qu'il s'agit d'un homme. Mais tu ne vas pas en mourir. Un de perdu, dix de retrouvés!» Il n'a jamais eu de problème avec mon homosexualité. Il était très ouvert d'esprit. Avec ma mère, ça a été plus dur. Elle n'a jamais prononcé le mot homosexuel. A la place, elle dit: «Toi tu es comme ça» ou «les gens comme toi». Mon grand frère, lui, l'a très mal pris et a voulu m'emmener voir des prostituées pour me soigner!»

Un processus de deuil

L'importance du soutien familial se ressent surtout au moment du coming out, où l'adolescent exposé supportera difficilement un rejet. «C'est à ce moment-là que le risque de suicide est le plus élevé», prévient Elisabeth Thorens-Gaud. Or c'est souvent à cet instant que la réaction des parents peut être maladroite. «Apprendre que son enfant est homosexuel s'apparente à un processus de deuil. Les parents doivent accepter que leur enfant ne soit pas un prolongement de leur conception de l'amour et de la sexualité.»

Passé le choc vient le temps des interrogations: certains cherchent un bouc émissaire, une cause. D'autres parents se sentent coupables ou en colère. Dans les pires cas, pour occulter le problème, ils en viennent à rejeter l'enfant. «Le risque de sombrer dans l'alcool ou la drogue augmente en cas de rejet», explique Barbara Lanthemann, présidente d'Alpagai en Valais. «On se réfugie dans ce qui facilite la vie. On pense au suicide. Les comportements sexuels à risques sont aussi un moyen de se faire du mal. On joue à la roulette russe car on se sent coupable.»

Autre cap à franchir pour les parents: la confrontation au regard des autres. «Et votre fils, il a une copine?» Les questions anodines des amis les forceront parfois à faire leur propre coming out. «Non, il a un copain!». Les plus ouverts s'engagent même auprès d'associations pour lutter contre l'homophobie, un mal dont ils n'avaient souvent pas conscience avant de voir leur enfant en souffrir.

L'homosexualité à l'école

Elisabeth Thorens-Gaud a contacté les autorités scolaires des cantons de Genève et de Vaud afin de mettre au point un protocole pour répondre aux attentes des jeunes homosexuels. «Il faut faire connaître les activités des associations gay et lesbiennes auprès des jeunes. Certains craignent le prosélytisme. Mais on ne devient pas homo parce qu'on a assisté à une conférence sur l'homophobie! L'homosexualité n'est pas un choix», souligne l'enseignante.

Et son combat pour que la diversité sexuelle soit abordée dans les écoles semble sur la bonne voie: le directeur de l'école Moser a décidé d'offrir son livre à ses enseignants pour Noël. Quant à l'EPFL, suite à une initiative du professeur Didier Trono, doyen des Sciences de la vie, elle organisera une journée d'information en février. «Il faut que les écoles abordent l'homophobie avec le même sérieux que le racisme. En éduquant les gens, on peut espérer qu'un jour, un adolescent puisse faire son coming out à l'école sans être la risée de ses camarades», insiste Barbara Lanthemann. «Le coming out est nécessaire. On est enfin qui l'on est. C'est là que la vie devient intéressante.»

L'exil forcé

Lorsqu'il y a rejet de la famille, l'homosexuel se tournera vers la famille d'élection. «Cette famille, celle des réseaux d'amis, sera désormais beaucoup plus importante pour eux», souligne Marina Castaneda, auteur de *Comprendre l'homosexualité*, citée par Elisabeth Thorens-Gaud. «Il est frappant d'observer le nombre d'homosexuels aujourd'hui adultes qui se sont peu à peu éloignés de leur famille d'origine à cause du manque d'acceptation envers eux.» C'est le cas de Marc* qui a préféré s'épanouir à l'étranger: «Je ne pouvais pas vivre ma vie, j'avais toujours peur de croiser un proche. Pourtant ils doivent se douter que je suis homosexuel. Quand je leur rends visite, j'ai l'impression qu'ils ne s'intéressent pas à ma vie. Sinon comment auraient-ils pu ne rien remarquer? Et moi, j'ai tellement de choses que j'aimerais partager avec eux. Mais je n'ose toujours pas.»

Un rejet aux conséquences dramatiques qui atteint parfois des sommets tragiques, comme dans le cas de ce jeune Lausannois d'origine algérienne, kidnappé et renvoyé en Algérie par ses parents à 17 ans, «pour le guérir de son homosexualité», selon lui. «Mon père a menacé de me tuer si je ne changeais pas.» Des parents qui nient en bloc et dont le procès s'est tenu cette semaine à Lausanne.

* Prénom d'emprunt



ADOLESCENTS HOMOSEXUELS - DES PRÉJUGÉS À L'ACCEPTATION, Elisabeth Thorens-Gaud, Ed. Favre, 2009. www.mosaic-info.ch

et vous, QUELLE A ÉTÉ OU SERAIT VOTRE RÉACTION FACE À L'HOMOSEXUALITÉ DE VOTRE ENFANT? FEMINA, AV. DE LA GARE 39, 1001 LAUSANNE, OU PAR E-MAIL À FEMINA@DIPRESSE.CH